

4 NOVEMBRE 1964

Les concerts de la "Biennale de Paris" à Charbonnières

Le Casino de Charbonnières a droit depuis longtemps à la gratitude des Lyonnais puisqu'il contribua efficacement par son soutien à la création du Festival. Il a attiré à nouveau l'attention du Tout-Lyon culturel en mettant sur pied cette sélection de la Biennale de Paris qui, sous l'égide de Raymond Cognat, avec l'aide des milieux officiels, a organisé plusieurs fois des confrontations de jeunes artistes de 20 à 35 ans, d'abord uniquement peintres, puis ensuite s'exerçant aussi dans d'autres disciplines : musique, théâtre, danse, cinéma. Cette initiative est réellement passionnante. Il convient seulement de souhaiter que Charbonnières et sa direction : M. Georges Goux, directeur et Jean-Marc Collen, attaché artistique, n'en restent pas là et puissent continuer cet admirable effort de soutien artistique en le dirigeant vers les sociétés lyonnaises qui dans bien des domaines, ont besoin elles aussi, d'aide pour se faire mieux connaître à Lyon et ailleurs.

Deux concerts, parmi les soirées qui ont eu lieu, ont présenté un intérêt vraiment extraordinaire. Le premier procura l'émouvante découverte en une jeune artiste inconnue, d'une grande pianiste, parvenue malgré ses 20 ans ou presque, à une étonnante maturité, Christiane Billaud. Son exécution pensée et structurée des « Variations sur un thème de l'Héroïque » de Beethoven, fit apprécier la solidité de son jeu, que l'interprétation de « La Berceuse » de Chopin et de « Gaspard de la Nuit » de Ravel montra, d'une part, plein de finesse et de subtilité. Elle insuffla un souffle grandiose à l'impressionnante pièce de Liszt, trop peu jouée : « Après une lecture du Dante ».

Christiane Billaud devait, en fin de ce merveilleux récital, offrir en plus la révélation d'une grande œuvre du piano contemporain : la sonate pour piano, opus 26, du compositeur américain Samuel Barber,

connu surtout par son adagio pour cordes. Cette sonate est remarquable à tous égards tant par la richesse de l'écriture pianistique que par celle du style purement musical : aussi bien rythmique, comme dans le solide premier mouvement, que mélodique comme dans l'adagio, où grandit une romantique exaltation, ou encore que strictement polyphonique, avec la belle fugue finale animée par une éclatante strette. Souhaitons entendre à nouveau cette belle artiste, et que cette fois-là le public sera plus nombreux à Charbonnières.

La deuxième soirée fut tout aussi passionnante, car elle permit d'entendre le grand critique Antoine Goléa défendre la jeune musique contemporaine et présenter des enregistrements exceptionnels de musiciens tchèques, italiens, allemands, hollandais, suisses et français. On aima particulièrement les « Nocturnes pour piano », de Heinz Holiger, où la poétique de Chopin est renouvelée par un style à la Boulez, les « Equivalences » de Jean-Claude Eloy à la séduisante variété de teintes et de rythmes et le « Chant du jeune homme » de Stockhausen, où la musique électronique trouve sans doute sa réalisation la plus convaincante.

Une trentaine de personnes suivirent ce bel exposé et cette audition de disques pendant deux heures, sans lassitude. Cela prouve éloquentement que si les auditeurs ont l'oreille « formée », la musique contemporaine ne demande pas plus d'efforts que la musique classique.

Mais la dernière séance devait apporter la brillante conclusion d'un succès éclatant, car le « Théâtre d'essais de la danse » se produisit devant un très nombreux public qui manifesta tout au long de la soirée un vif et légitime enthousiasme. La danse tend toujours trop à rester figée dans un certain académisme pour que, de temps en temps, une petite révolution ne vienne pas amener de salutaires réactions, comme suffirait à le prouver la glorieuse époque des ballets russes. Mais, en notre temps où semble se préciser l'accélération de la recherche dans tous les domaines, la danse montre qu'elle participe activement à cette évolution, et les chorégraphes de cette soirée de Charbonnières ont tous montré une heureuse originalité. On remarqua particulièrement le mime Pierre Byland, arrivant à remplir le plateau de chiens, chevaux, cerfs, cavaliers, qu'il était tour à tour dans une évocation assez étonnante de la chasse. On aima aussi beaucoup l'art pur, dépouillé émouvant de Karin

Wachner avec Jacques Lecok. Mais il semble que cette splendide soirée fut dominée par la personnalité extraordinaire d'une chorégraphe italienne, Sara Acquarone. Les quatre ballets qu'elle présenta vibraient d'une vie intense et d'une originalité puissante. Le premier fut l'occasion d'un choc comme il est rare d'en ressentir au théâtre. Grâce à d'adroites distributions du blanc et du noir des collants, les danseurs perdaient leur identité morphologique pour se transformer en une sorte de peinture abstraite animée d'une force expressive écrasante. Il en fut de même dans un autre ballet où deux danseurs étaient enfermés dans deux colonnes de soie rouge montant du plancher dans les cintres, et les possibilités de transfiguration se révélèrent presque hallucinantes. La grande artiste italienne fut justement acclamée, et il faut souhaiter vivement qu'on puisse la voir de nouveau à Lyon. Sara Acquarone est de toute évidence une grande figure de la danse contemporaine.

Roger ACCART.